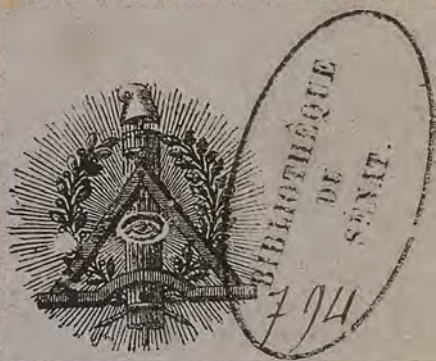


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



ENCORE UN CURÉ,

FAIT HISTORIQUE.

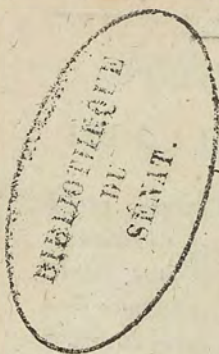
ENCORE UN CURÉ,

FAIT HISTORIQUE.

ENCORE UNCURE,
FAIT HISTORIQUE
ET PATRIOTIQUE;

En un Acte et en Vaudevilles,
DE S. Citoyens RADET ET DESFONTAINES.

*Représenté à Paris, sur le Théâtre du
Vaudeville, le 30 Brumaire, l'an deuxième
de la République, une et indivisible.*



PRIX vingt sols.

A PARIS,

ET SE TROUVE

CHEZ { le Libraire du Théâtre du VAUDEVILLE,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
Place de l'Opéra Comique National,
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N° 44.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE CURÉ.

(*Duchaume, aîné.*)

JULIE, Femme du Curé.

(*La Cne. Lescot.*)

BITRI, Soldat-Volontaire.

(*Frédéric.*)

GOTHON, Servante du Curé.

(*La Cne. Baral.*)

BERTRAND.

(*Chapelle.*)

PAYSANS et PAYSANNES.

La Scène est au Village.

ENCORE UN CURÉ,
FAIT HISTORIQUE
ET PATRIOTIQUE,

en un Acte et en Vaudevilles.

*Le Théâtre représente une chambre modestement
meublée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, seule, écrivant à une petite table.

QUI m'aurait dit, quand j'étais sœur grise, que je deviendrais un jour la femme d'un curé! Eh bien, l'un et l'autre, nous devons nous en applaudir; notre célibat était contraire aux loix de la nature, et notre union tourne au profit de l'humanité. Mon époux éclaire, instruit ses paroissiens, et moi, je profite des petites connaissances que j'ai acquises en médecine pour les secourir dans leurs maladies. Voyons si j'ai tout ce qu'il me faut.

(*Elle parcourt un petit livre.*)

Pour la femme à Mathurin, deux onces de mûne; bon... des jus d'herbes, pour Georges, ils sont là-bas... un

locke pour le fils à Thomas , il est prêt (*parcourant son livret.*) . . . hon , hon , hon . . . je crois que voilà tout . . . oui . . . allons , quand mon mari sera rentré , je ferai ma tournée. (*Elle appelle.*) Gothon.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Les pauvres malades , sans cesse ,
Ont des droits à nos tendres soins ,
Et nous devons , tout nous en presse
Prévenir leurs moindres besoins ;
Calmer leurs maux , qui sont les nôtres ,
Peut-on mieux remplir ses loisirs !
Soulager les peines des autres ,
C'est travailler à ses plaisirs.

(*Elle appelle.*)

Gothon.

SCÈNE II.

JULIE , GOTHON.

GOTHON.

ME voilà ; c'est que j'étais occupée à passer les jus d'herbes dans la bouteille.

JULIE , *lui donnant son livre.*

Tiens , vois un peu si je n'ai rien oublié pour ma tournée.

GOTHON , *jetant les yeux sur le livret.*

Oh que non. (*Elle parcourt.*) Georges . . . le fils à Thomas , la grand' Marguerite . . . voilà tous vos malades : j'en étais sûre ; votre cœur vous sert si bien !

JULIE.

Ah! ça, Gothon, c'est demain, comme tu sais, la fête de mon époux; j'ai invité pour ce soir quelques amis, et en mon absence, tu t'occuperas de notre petit souper.

GOTHON.

Certainement que je m'en occuperai; suffit qu'ça le regarde; eh puis j'espère que ça l'égayera un petit brin.

JULIE.

Je le desire; car depuis quelque tems, je lui trouve l'air pensif, mélancolique...

GOTHON.

Est-ce qu'il aurait du chagrin?

JULIE.

Je ne lui en connais pas.

GOTHON.

Tant mieux: c'est un si honnête homme! bon patriote, franc républicain, et qui ne ressemble guères aux gens de sa robe.

JULIE.

Il en est bien loin.

AIR: *Vous m'ordonnez de la brûler,*

Apôtre de la vérité,

Qu'à tous il fait connaître,

Ami chaud de la Liberté,

Devait-il être prêtre!

Lorsqu'il en remplit le devoir

Il est mal à son aise,

Et tout me fait appercevoir

Que son état lui pèse.

G O T H O N.

Oh! oui, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en doute ;
 Y'a dix ans que je le sers, et je m'en rappelle qu'i m'disait
 queq'fois, ben avant la révolution. Gothon, le règne des
 prêtres tire à sa fin, et avant peu, Y'a une réforme
 dans le clergé. Bah! que j'li faisais; oui, qui m'faisait,
 et ces grands évêques, ces p'tits abbés, ces gros chanoines,
 tout ça n'durera pas.

J U L I E.

Il te disait cela?

G O T H O N.

Sûrement, qu'i'me l'disait. Eh! d'où vient donc, que
 j'lui disais, monsieur l'curé? Parce que, m'disait-i',
 leux richesses, leux bonne chère, leux maîtresses, tout
 ça fra ouvrir les yeux au peuple, qui verra d'quoi
 i'r'tourne.

J U L I E.

Il devinait juste, et ces messieurs-là ont bien mérité
 ce qui leur arrive.

G O T H O N.

Not'maitre ne faisait pas comme eux, non; il vivait
 sobrement, il donnait beaucoup, et pour en cas d'amon-
 rettes, bernique.

J U L I E.

Je le sais; tout le village atteste sa bonne conduite.

G O T H O N.

AIR: *Cet arbre aparté de Provence.*

Ce brave homm', quoiqu' tendre et sensible,

Maitre d'son cœur et d'sa raison,

Resta fidèle au d'voir pénible
 Qui le forçait d'être garçon ;
 Mais aussi, dès qu'un' loi moins dure
 Lia permis d'écouter l'amour,
 Soudain, à la voix d'la nature,
 Il s'est mis à l'ordre du jour.

JULIE.

Cette loi bienfaisante était celle de la primitive église :
 eh , combien d'êtres inutiles et malheureux elle va rendre
 au bonheur et à la société !

GOTHON.

Comme vous dites ; mais , quoi ça , j'dis qu'est
 singulier.

JULIE.

Pourquoi donc ?

GOTHON.

AIR : *Paix donc , tais toi , ma mère m'appelle.*

Vous , qui jadis étiez sœur grise ,
 Vot' homm' qu'était homme d'église ,
 Il avait fait vœu d'chasteté ;
 Vous l'aviez fait de vot' côté ,
 Et v'la qu'vous finissez par être
 La moitié d'un prêtre !
 Ça n'devait pas finir par-là ,
 Puisque ça commençait com'ça.

SCÈNE III.

Les mêmes, LE CURÉ.

JULIE , *allant au-devant de son époux.*

AH ! te voilà , mon ami ?

LE CURÉ.

Oui , ma chère Julie : je viens de finir mon instruction.

JULIE.

Es-tu content de tes petits élèves ?

LE CURÉ.

Très-content.

GOTHON.

Comme je suis sûre qu'ils le sont d' leur maître ?

LE CURÉ.

Je le crois.

AIR : *On compterait les diamans.*

Leur aimable et tendre candeur ,
A mes discours les rend dociles ;
Je leur présente avec douceur
Des leçons simples et faciles :
Pas à pas , j'aime à les mener ,
Et , pour me faire bien entendre ,
J'ai soin de ne leur enseigner
Que ce qu'ils peuvent bien comprendre.

(7)

J U L I E.

Le langage de la raison et de la vérité.

L E C U R E.

Précisément : je leur fais connaître les droits et les devoirs de l'homme; je leur explique les principaux articles de la constitution ; ensuite , je les délasse par la lecture des plus beaux traits de notre glorieuse révolution , et je vois, avec plaisir , leurs jeunes cœurs s'enflâmer au récit de ces évènements mémorables.

G O T H O N.

Ça vaut ben mieux que de leur apprendre des prières en latin , où c'qu'ils n'entendent rien , ni moi non plus, quoique j'les dise depuis plus de cinquante-sept ans.

J U L I E.

Tes élèves répondront à tes soins , et tu jouiras de ton ouvrage.

G O T H O N.

Qui ne laisse pas qu' d'être fatigant.

L E C U R É.

AIR : *Du vaudeville de Tom-Jones.*

Pour les former, mon civisme et mon zèle
Doublent mes forces , mes moyens ;
Je vois en eux une race nouvelle
D'hommes libres , de citoyens.
Ces chers enfans ! quel espoir ! quel présage
Je lis dans la postérité ;
J'y vois leur fils qui , d'âge en âge ,
Propageront la Liberté.

Ah ! que c'est ben dit ! et comme on voit que vot' science , vot' ame Eh ben , moi qui oublie ce que j'ai à faire ! dame , c'est vot' faute ; j'ai tant de plaisir à vous entendre ! . . . mais v'la qu'est fini ; à l'ouvrage.
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE CURÉ , JULIE.

JULIE.

Moi , mon ami , je vais là-dedans prendre ce qu'il me faut pour mes malades . . . m'entends-tu ?

LE CURÉ , sortant de sa rêverie.

Oui tes malades ; c'est bien.

JULIE.

Je ne sais ; mais , de jour en jour , je te trouve rêveur , préoccupé

LE CURÉ.

Moi ! point du tout.

JULIE.

AIR : *Des femmes et le secret.*

Quel air distrait !

Et quel regret ,

Me caches-tu dans ton ame !

Ah ! pour ta femme

Quel chagrin !

Je mérite un autre destin ;

Rends-moi le bonheur ;

Ouvre-moi ton cœur.

LE

(9)

LE CURE.

Ah ! sois près de moi
Sans effroi ;
Tu le sais , je suis sincère ;
De mon amitié c'est la loi ;
Je n'eus jamais , ma chère ,
De secret pour toi.

ENSEMBLE.

LE CURE.

Va , va , crois-moi
De bonne foi ;
Tendre et pure jouissance !
La confiance
Des époux
Est pour eux le bien le plus doux.
Que ne sont-ils tous
Heureux comme nous !

JULIE.

Ah ! je te croi
De bonne-foi ;
Tendre et pure jouissance !
La confiance
Des époux
Est pour eux le bien le plus doux.
Que ne sont-ils tous
Heureux comme nous !

(Julie entre dans la pièce voisine.)

S C È N E V.

LE CURE , seul.

MA femme voit bien , et c'est en vain que je m'efforce
de lui cacher l'ennui que j'éprouve. Mon état me dé-
plaît , me fatigue ; d'ailleurs , il ne faut pas se le dissimuler ;
on ne veut plus de prêtres , on en est las , et l'on a
raison. Le règne de l'erreur est passé : Oui , mes chers
confrères , vous avez beau crier.

Air : Adieu paniers.

Cessez vos plaintes indiscrettes ;
Clergé , le Peuple est détrompé ;
Trop long-temps vous l'avez dupé.
Adieu , paniers , vendanges sont faites.

B

SCÈNE VII.

LE CURÉ, BITRI, *en soldat*, le
sac sur le dos.

BITRI.

PARDON, curé, j'ai trouvé ta porte ouverte, et comme
je ne veux pas aller plus loin aujourd'hui, je te prie
de m'indiquer une bonne auberge.

LE CURÉ.

Une bonne auberge ?

BITRI.

Oui, la meilleure.

LE CURÉ.

C'est ici.

BITRI.

Ici.

lwl

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne,*

Eh ! pourquoi donc cette surprise !

Je suis ton frère et ton ami :

Curé de la nouvelle église,

Je n'oblige point à demi.

J'ai consacré ma vie entière

A secourir l'humanité,

Et de mes vertus la première

Doit être l'hospitalité.

BITRI.

C'est bien, curé; cependant . . .

(11)

LE CURÉ , *lui tendant les bras.*

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Viens , sans façon , embrasse moi ,
Et vois un homme dans un prêtre.

BITRI.

A la bonne heure ; mais , chez toi
Me recevoir , sans me connaître !

LE CURÉ

Qu'importe , puisque te voilà ,
Qu'importe comment l'on te nomme !
Je sais que sous cet habit-là
Tu ne peux être qu'un brave homme.

BITRI.

C'est vrai. On n'en peut pas dire autant du tien ; mais
je vois qu'il n'y a pas de règles sans exceptions , tu m'as
l'air d'un bon enfant , et je ne te crois pas fait pour
la soutane.

LE CURÉ.

Cela se pourrait bien.

BITRI , *lui tendant la main.*

Touche-là , et embrassons-nous.

LE CURÉ.

De tout mon cœur. (*ils s'embrassent.*) (*appellant.*)
Julie... (*à Bitri.*) Nous allons commencer par boire
un coup.

BITRI.

J'en suis,

LE CURÉ , *appellant.*

Julie !

JULIE, sans paraître.

Que voulez-vous ?

LE CURÉ.

Une bouteille de vin, et deux verres. (à Bitri.) Débarrasse-toi de ton sac, et mets-toi là.

BITRI, se débarrassant de son sac.

Volontiers, et comme il faut que tu saches avec qui tu vas boire, je te dirai que je m'appelle Claude Bitri, soldat-volontaire du huitième bataillon de Paris, enfant de Paris, où je suis menuisier, rue de la Licorne.

LE CURÉ.

Eh bien, Claude Bitri, je suis enchanté que tu sois de Paris ; parce que les Parisiens ont fait la révolution, qu'ils l'ont soutenue, qu'ils la soutiennent

BITRI.

Et qu'ils l'acheveront.

LE CURÉ.

C'est pour cela que j'aime beaucoup les Parisiens.

SCÈNE VII.

Les mêmes, JULIE.

JULIE, au curé.

VOILA la bouteille de vin que vous avez demandé, deux verres, la petite croûte, et le morceau de fromage.

LE CURÉ.

Grand merci ; (prenant la bouteille.) c'est du bon ?

(13)

JULIE.

Celui que vous donnez à vos amis.

LE CURÉ.

Bien . . . Et la petite pharmacie sous le bras ?

JULIE.

Je vais voir mes malades.

LE CURÉ.

Allez , ma bonne amie. Vous ne serez pas bien longtemps ?

JULIE.

Je reviens le plutôt possible. (*elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE CURE, BITRI.

BITRI , *triquant.*

BRAVO , curé . . . Elle est fort bien , la petite gouvernante.

LE CURÉ.

Ce n'est pas ma gouvernante.

BITRI.

C'est ta nièce ?

LE CURÉ.

C'est ma femme.

BITRI.

Ta femme ! . . . tu es connaisseur.

(14)

LE CURÉ.

Je m'ennuiais d'être seul.

BITRI.

C'est facile à croire.

LE CURÉ.

AIR : *De la croisée.*

Des habitans de ce hameau,
Ami sûr, et guide fidèle,
J'étais pasteur d'un grand troupeau;
Mais, las ! pasteur sans pastourelle :
Le nouveau code m'a permis
De faire une tendre folie,
Et de mes aimables brebis
J'ai pris la plus jolie. (bis.)

BITRI.

C'est juste. A ta santé. (*ils trinquent et boivent.*) ...
Il est bon, ce vin-là en achevant la bouteille, ne
pourrais-je pas crains-tu la pipe, curé ?

LE CURÉ, *aveignant une pipe du
 tiroir de la table.*

Moi ? pas du tout.

BITRI.

Tiens ! ... c'est ça un homme ! à nous deux. (*Bitri
bat le briquet, ils allument leurs pipes et fument, tout en
causant.*) Si bien, curé, que te voilà marié.

LE CURÉ.

Oui, par amour pour les mœurs et pour la Patrie :
on ne saurait trop multiplier les hommes libres.

(15)

BITRI.

C'est le mot : *croisiez et multipliez* ; le seigneur l'a dit,
et je te vois dans le bon chemin.

LE CURÉ.

Grace à la loi.

BITRI.

Oui.

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

La Loi t'arrache au célibat ;
La Loi ne pouvait pas mieux faire ,
Ah ! désormais , dans ton état ,
Combien , curé , tu vas te plaire !
Baptiser les enfans d'autrui ,
C'est un fort joli ministère ;
Mais il vaut mieux , prêtre et mari ,
Baptiser ceux dont on est père.

LE CURÉ.

Mon ami , je crois que je ne baptiserai pas long-tems.

BITRI.

Bah !... est-ce qu'on ne fera plus de baptêmes ?

LE CURÉ.

Je ne sais ; mais j'ai bien envie de n'en plus faire.

BITRI.

On te paye mal ?

LE CURÉ.

Non.

BITRI.

Ta réponse m'étonne ; car vous vous plaignez toujours ,
vous autres.

LE CURÉ.

AIR Vaudeville d'Arlequin afficheur.

Je suis bien loin , en vérité ,
De penser comme mes confrères ;
Ce n'est que sur l'utilité
Qu'on doit mesurer les salaires :
Un prêtre est toujours trop payé ,
Et la nation est trop bonne ;
L'argent le plus mal employé
Est celui qu'on nous donne.

BITRI.

Eh bien , je le pensais ; mais je ne voulais pas te le dire ,
parce que je suis poli , parce qu'en buvant ton vin ...
à toi. (*il lui tend son verre.*)

LE CURÉ.

A nous. (*ils trinquent et boivent.*)

BITRI.

Sais - tu bien , curé , qu'avec les principes que tu
montres , je suis surpris de te voir faire un métier de ...
paresseux , de tu m'entends.

LE CURÉ.

Je te devine.

BITRI.

Grand et fort , comme tu l'es , tu aurais fait un excel-
lent soldat.

LE CURÉ.

Eh mais , on ne sait pas ce qui peut arriver ; je monte
déjà ma garde.

BITRI.

En personne ?

LE

(17)

LE CURÉ.

Jamais autrement , et , sans me flatter , je ne suis pas
mal sous le mousquet.

BITRI.

Parbleu ! je serais curieux de voir ça.

LE CURÉ.

C'est bien aisé ; j'ai là mon fusil , et , si tu veux me
commander

BITRI.

Avec ta soutane ? ma foi , non.

LE CURÉ.

Pourquoi ?

BITRI.

Ça m'offusque ; un patriote en soutane

LE CURÉ.

Air : De la soirée orageuse.

Ma soutane ne tient à rien ;
Et d'ailleurs qu'importe la mise ?

BITRI.

On ne peut être citoyen
Avec le costume d'église.

LE CURÉ.

Puisque mon habit te paraît
N'être pas d'un bon patriote ,
Sous cet habit qui te déplaît
Reconnais un vrai sans-culotte.

(Au dernier mot du couplet , il défait sa soutane , et paraît
en petite veste et en pantalon.)

C

BITRI.

A la bonne heure voilà l'homme que j'aime. Allons, curé, en place le corps bien placé la tête droite... la poitrine ouverte les épaules effacées l'œil sur moi.

LE CURÉ.

Y suis-je ?

BITRI.

C'est ça.

Garde à vous.

Portez armes.

Arme au bras.

Portez armes.

présentez armes.

Portez armes.

Reposez vos armes.

Portez armes.

Par le flanc droit à droite.

Par le flanc gauche . . . à gauche.

Demi tour à droite. (bis.)

LE CURÉ.

Eh bien ?

BITRI.

Ma foi, curé, si tu sais ton breviaire comme tu sais l'exercice, ça fait un breviaire bien su.

LE CURÉ.

Oh ! tu ne vois rien.

BITRI.

Charge en douze tems.

LE CURÉ.

Ah ! ... c'est trop aisé, ça.

(19)

BITRI.

Trop aisé? . . . allons , cadet , en quatre tems.

Chargez armes.

Deux.

Trois.

Quatre.

Bravo , mon camarade.

LE CURÉ.

A volonté.

BITRI.

Chargez armes.

Palotons.

Armes.

Joue.

Feu.

SCÈNE IX.

Les mêmes , GOTHON.

GOTHON.

TIENS ! not' maître qui fait l'exercice !

LE CURÉ.

Et le petit maniement des armes ?

BITRI.

Encore !

Reposez - vous armes.

Armes à terre.

Relevez armes.
Portez armes.
Remettez bayonnette.
L'arme sous le bras gauche.
Portez armes.
Bayonnette au canon.

G O T H O N , avec admiration , ayant
suivi tous les mouvemens de la petite manœuvre.

Ah ! que c'est bien !

B I T R I .

Si bien que je ne ferais pas mieux.

L E C U R É , quittant son fusil.

Tu es content ?

B I T R I .

Très-content.

G O T H O N , bas à Bitri.

Il aime mieux ça que d'armoter des oramus.

B I T R I .

C'est que ça lui va mieux , et tous ceux de sa robe
devraient bien l'imiter.

L E C U R É .

Je le voudrais.

G O T H O N , à part , regardant la bouteille.

Il n'y a plus rien. [elle dessert.]

B I T R I .

A I R : Vaudeville de Rose et Colas.

Que de tous ces bons apôtres là
On ferait une belle milice !

Pour le nôtre , au tems où nous voilà ,
Chacun d'eux doit quitter son service :
Si cependant ces chers chrétiens
Tenaient encore à leurs prières ,

Eh bien ,

Ils chanteraient , sur nos frontières ,
Les *requiems* des autrichiens.

TOUS TROIS.

Oui , vraiment , si ces chers chrétiens , etc.

[on entend au loin le prélude du chœur suivant.]

LE CURÉ.

Qu'est-ce que j'entens là ?

BITRI.

Des violons ?

GOTHON , avec finesse.

Je sais ce que c'est ; ça vient chez nous.

LE CURÉ.

Chez nous ? ... ah ! oui ... ma fête ! ... on aurait bien
dû l'oublier.

GOTHON.

Ah ! vous ne l'échapperez pas.

BITRI.

Ta fête , curé ? tant mieux ; j'aime la joye , et j'espère
qu'il y en aura.

SCENE X et DERNIÈRE.

Les mêmes, JULIE, le Père BERTRAND,
TOUT LE VILLAGE, avec des Bouquets.

C H Œ U R.

AIR : Ils sont au bois du coteau. (Du Dîner Imprévu.)

AU plus aimé des pasteurs
Je d'vons ben plus qu'l'hommage de nos fleurs :
Au plus aimé des pasteurs
J'apportons nos vœux et nos cœurs.

JULIE.

Au plaisir qui les amène
Juge de leur amitié ;
Pour toi leur ame et la mienne
Sont de moitié.

C H Œ U R.

Au plus aimé des pasteurs, etc..

BERTRAND.

Saint Bernard que l'on révère,
Saint Bernard est son patron . . .

LE CURÉ, interrompant Bernard.

Un moment, bon vieillard, un moment [aux paysans.]...
Mes concitoyens, mes amis, je suis on ne peut pas plus
sensible à ces marques d'amitié, j'accepte vos bouquets :
quant à Saint Bernard, c'est un bien grand saint, comme
vous avez pu le voir dans sa vie, un saint qui faisait
des miracles, qui fondait des monastères, qui troquait

les terres du paradis pour les terres de ce bas monde ;
mais malgré tant de belles choses , je vous déclare qu'il
n'est plus mon patron.

B E R T R A N D.

Comment donc ça ?

L E C U R É.

C'est que j'en ai pris un autre , et qu'au lieu de
Bernard Duval , je me nommerai dorénavant Aristide
Duval.

T O U S.

Aristide !

B E R T R A N D.

Qu'eu saint qu'est ça ?

L E C U R É.

Un citoyen d'Athènes , un fameux guerrier qui sauva
sa patrie , et qui , pas ses vertus et son respect pour les
loix , mérita le sur-nom de Juste. Voilà le patron que
j'adopte.

B E R T R A N D.

Et qui te convient.

L E C U R É.

Par le desir que j'ai de l'imiter.

G O T H O N.

Ah ! ça , mais queu jour donc que c'est sa fête ?

J U L I E.

Il n'est pas sur l'almanach.

B I T R I.

Tant pis pour l'almanach.

LE CURÉ.

AIR : Vaudeville de l'Isle des Femmes.

Aux saints que l'on vous fit prier ,
Dès ce moment cessez de croire ,
Et de l'ancien calendrier
Perdez à jamais la mémoire :
A notre usage , mes enfans ,
Nous en composerons un autre ,
Des républicains du vieux tems ,
Et des sans-culottes du nôtre.

BITRI.

C'est bien, curé, et à t'ouï exemple, je ne veux plus
m'appeller Claude. Donne moi un patron.

LE CURÉ.

Un patron ? Scevola.

BITRI.

Scevola ? qui se brûla la main pour la punir d'avoir
manqué le tyran qu'il avait cru frapper.

LE CURÉ.

Justement.

BITRI.

Je le prends. Scevola Bitri, et plus de Claude Bitri.

BERTRAND.

Comment ! ... vous êtes Claude Bitri ?

BITRI.

Oui.

BERTRAND.

Menuisier ?

BITRI.

Oui.

BERTRAND.

BERTRAND.

De Paris ?

BITRI.

Eh oui.

BERTRAND, lui sautant au col.

Ah ! le brave homme ! que je suis content de vous voir !

T O U S.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

BERTRAND, tirant une lettre de sa poche

Tiens, curé, lis... c'est une lettre de mon fils... je l'ai reçue ce matin.

BITRI.

Je n'y comprends rien.

LE CURÉ, lisant.

» Je vous écris celle-ci, mon père...

BERTRAND, lui marquant du doigt
le passage.

Là, là.

LE CURÉ, continuant.

« Notre compagnie était chargée d'escorter de Bressuire
 » à Saumur vingt-quatre prisonniers, faits sur les
 » brigands. On fit halte à un petit village, pour les ra-
 » fraichir ; au sitôt se présente un des nôtres, qui sortait
 » des mains de ces mêmes brigands, il était chargé d'un
 » pain pesant vingt-sept livres, et d'un panier de vin
 » Il en fait lui-même la distribution aux vingt-quatre
 » révoltés : j'ai cruellement souffert, leur dit-il, pendant

» tout le tems que vous m'avez détenu prisonnier ;
 » vous ne me donniez chaque jour qu'une demi-livre
 » de mauvais pain ; vous me laissiez sans paille pour me
 » coucher ; vous avez eu la cruauté de me couper les
 » cheveux , ainsi qu'à mes camarades. Eh bien , apprenez
 » qu'un républicain rend le bien pour le mal ; si ceux
 » dont vous avez excité le ressentiment , voulaient , dans
 » la route , se porter à quelques excès contre vous ,
 » mon corps servirait de rempart aux vôtres. Ce brave
 » homme s'appelle Claude Bitri , menuisier à Paris , rue
 » de la Licorne , N^o. 3 ».

Qoi ! mon ami , tu as fait cette belle action , et tu
 me la cachais !

B I T R I.

Se vante-t-on d'avoir fait ce qu'on a du faire !

C H Œ U R , de Paysans entourant Bitri.

A I R : A boire , à boire , à boire.

C'trait là vaut mieux qu'une victoire :

Chaq' jour ici j'en f'rons mémoire ,

Vive à jamais not' Scévola !

Bitri mérite ce nom là.

B I T R I.

C'en est trop , mes camarades , beaucoup trop.

L E C U R É , prenant le milieu de la scène.

Citoyens , je partage l'enthousiasme que vous inspire
 la conduite de ce généreux soldat , et j'en profite pour
 me débarrasser d'un grand fardeau. Depuis long-tems la
 soutane me fatigue : j'abjure mon métier ; mon évangile
 désormais sera la Constitution , ma divinité la Répu-
 blique , mon idole , la Liberté et l'Egalité.

B E R T R A N D.

Vous nous quittez ?

L E C U R É.

Et je renonce à mon traitement de prêtre : je le devais
à l'erreur , je le sacrifie à la vérité.

B E R T R A N D.

La vérité ! tu nous l'as fait connaître : nous n'avons
plus besoin de curé , et tu n'auras point de successeur.

T O U S.

Non , jamais.

B I T R I , *lui donnant la main.*

Je t'avais deviné.

L E C U R É.

A I R : Aussitôt que la lumière.

Je deviens enfin un homme ,
Et mon bras est à l'Etat :
Nargue de la cour de Rome ,
Je suis Français et soldat.
Contre une horde barbare
Dès demain , je veux marcher :
J'aime mieux , je le déclare ,
Vous venger que vous prêcher.

Contre une horde barbare , etc.

C H Œ U R.

ENSEMBLE.

Contre une horde barbare ,
Dès demain . il veut marcher :
A combattre il se prépare ,
Ça vaut mieux que d'nous prêcher.

L E C U R É.

Oui , mes amis , ce n'est pas assez d'abjurer un état

fiout un peuple régénéré ne devait plus souffrir l'existence. Cet état a imprimé à tout mon être une tache que je ne puis effacer que dans le sang de nos ennemis , [à Bitri.] et demain matin , nous partirons ensemble.

T O U S.

Bravo ! bravo !

LE CURÉ.

Et tant pis pour ceux qui ne suivront pas mon exemple.

J U L I E , au curé.

Mon ami, tu connais toute ma tendresse pour toi ; mais avant d'être épouse , je suis républicaine , et je ne puis qu'approuver ta conduite.

LE CURÉ.

J'en étais sûr. Mes amis , vous irez offrir à nos législateurs , [à Julie] toi , mes lettres de prêtrise , et vous , les vains ornemens de nos cérémonies gothiques ; j'en ai là quelques uns dont je vous prie de me débarrasser sur le champ.

Q U E L Q U E S P A Y S A N S.

Avec plaisir.

LE CURÉ.

Ensuite nous ferons chez moi le petit souper fraternel.

B I T R I.

Et nous y boirons à la santé de la République.

VAUDEVILLE.

LE CURE.

AIR : l'amitié vive et pure.

De la cagoterie
Détruisons le souvenir ;
La sainte momerie
Ne peut plus nous convenir :
Le culte patriotique
Sera le seul de saison :
Nous aurons pour fête unique ,
La fête de la Raison. (bis.)

BITRI, montrant Julie.

Des victimes cloîtrées ,
Poussant de tristes soupirs ,
Sous leurs grilles sacrées ,
Étaient vierges et martyrs :
Mais une loi juste et sage
Brise leur sainte prison ;
Elles font en mariage
La fête de la Raison. (bis.)

JULIE.

Ces docteurs fanatiques ,
Qui ne croyoient pas en Dieu ,
Nous traitant d'hérétiques ;
Nous brûleront à leur feu.
Eh ! messieurs de la Sorbonne ,
Le ciel vous fait la leçon :
Oui , c'est lui qui nous ordonne
La fête de la Raison. (bis.)

BERTRAND.

Que ce jour éternise
Le règne de l'équité ;
Faisons de notre église
Un temple à la VÉRITÉ :

(30)

Banissons les vieux mystères
De cette vieille maison ,
Pour y célébrer en freres
La fête de la Raison.

(bis.)

G O T H O N.

Faisons un feu de joye
D' nos saints d'bois *Pierre et Laurent* ,
Portons à la monnoye
Jacq' et *Jean* qui sont d'argent ;
Pour en faire un bon usage ,
J'les offrons à la nation ,
Et l'jour où j'en f'rons l'hommage
S'ra la fête d'la Raison.

(bis.)

J U L I E , *au Public.*

Le petit Vaudeville ,
Toujours gai , par fois mutin ,
Est connu dans la ville
Pour un petit libertin :
Mais , au nom de la patrie ,
Changeant d'humeur et de ton ,
Malgré son étourderie ,
Il cherche à parler Raison.

F I N.

DÉCLARATION DES AUTEURS.

NOUS prévenons les Directeurs et Entrepreneurs des Théâtres de Paris et de la République, qu'ils peuvent faire représenter cette pièce, comme celle intitulée : AU RETOUR, sans aucune rétribution d'Auteur.

PARIS, ce 8 Frimaire de la seconde année de la République.

Signés RADET, DESFONTAINES,

DECLARATION DES AUTEURS

Nous soussignés, auteurs de l'ouvrage intitulé
"Traité de la nature et des propriétés
des corps étendus, par M. de la Hire,
et de la pesanteur, par M. de l'Hôpital,
sans aucune figure, pour l'usage de la jeunesse."

Paris, le 15 Janvier de la seconde année
de la République.
Signé HADRIEN DE L'HÔPITAL, D'ESTOUILLE.

